
M A N U S C R I T

YAMA-YAMA

de Shintarô Matsubara

traduit du japonais par Corinne Atlan

cote : JAP20D1190

année d'écriture de la pièce : 2018
année de traduction de la pièce : 2020



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

L'EPOUSE (Sachiko, tablier, mousquetons)

LE MARI (Tachio, combinaison de protection, pyjama)

LA FILLE (Michiko, la petite sœur, jeans, stylo)

LE FILS PRODIGUE (vidéo, sweat-shirt, smartphone)

L'OUVRIER (Célibataire, étranger, combinaison de protection, bouteille de tord-boyaux)

BUSH (Robot fabriqué aux États-Unis)

L'EMPLOYE (Banal, amoureux, en costume)

JUSQUE-LA TOUT VA BIEN

L'EPOUSE - (*Grimpant à un pilier pour échapper à une foule de touristes tendant leurs téléphones portables vers elle.*) Là, je suis en train de gravir la montagne. J'ai oublié pourquoi je voulais faire ça au départ, mais mes pieds avancent l'un après l'autre comme s'ils étaient animés d'une vie indépendante. Nous vivions dans une petite maison que nous avons construite de nos mains, au pied d'une montagne que nous trouvions belle, la Montagne Un. Un jour, en un instant, la mort a emporté mes amis. Ils riaient en disant : « mais non, ce n'est pas la mort, c'est bien trop tôt pour mourir ». Sans que nous voyions rien, sans que nous entendions rien, sans que nous ne fassions rien, la souffrance est venue, elle n'a pas emporté notre sentiment de vide, mais nous a pris ce que nous avions de plus précieux, mettant un terme à la joyeuse répétition qu'était notre vie. Ce Jour-là a tout balayé, il ne reste pas le moindre fragment sur lequel bâtir la nostalgie. Oui, je sais déjà, je sais très bien ce qu'est la mort. Et puis, un autre jour encore, l'État nous a dit : personne ne peut plus vivre à cet endroit, allez ouste. Et nos familles déchirées, dispersées, en proie au mal du pays, se sont mises à errer à travers les villes et les provinces du Japon. Ce Jour-là allait prendre fin, le calme viendrait après la tempête, nos longues souffrances disparaîtraient progressivement, mais ce sont plutôt ces formules toutes faites dont on nous gavait qui se sont effacées, et nous nous sommes affaiblis de jour en jour, étouffés par cette paix oppressante dont nous ne voulions pas. Nous avons beau franchir encore et encore, l'une après l'autre, les limites des jours qui passaient, c'était toujours le même jour qui revenait, en fait pas le même mais nous avons perdu jusqu'à la capacité de percevoir la différence entre ces jours, nous attendions seulement qu'ils s'écoulaient, nos voix ne faisaient même plus vibrer l'air, nous n'arrivions même plus à réintégrer nos propres corps. Comme je suis assez folle pour être capable de vivre n'importe où à condition que mon mari se trouve auprès de moi, ce n'était pas véritablement douloureux mais un doute s'est silencieusement insinué au fond

de nos poitrines : notre maison était-elle vraiment contaminée, était-il vraiment devenu impossible d'y vivre ? J'ai dit : je sais déjà à quoi ressemble la mort. Et nous pourrions recommencer à répéter le même cycle qu'avant. Notre destin à nous humains, est d'avoir un lieu à soi, il suffit d'accepter ça et de balayer le doute, l'angoisse, pour nous tenir de nouveau debout dans notre demeure. Vous qui nous tendez un bol de soupe sucrée aux haricots rouges ou quelque chose de chaud et revigorant dans ce genre en disant : « c'est bon d'avoir un toit, hein ? C'est la pierre angulaire de la paix », sachez qu'il n'y a rien de bon là-dedans, parce que nous, notre maison, nous avons reçu l'ordre de l'abandonner, elle est complètement contaminée, on nous a coupé nos subventions parce que nous sommes revenus malgré l'interdiction mais si nous nous enfuyons, quel que soit le lieu où nous trouverons refuge, les gens nous épieront par la fenêtre de notre cuisine, et nous jetteront des cailloux ou du sel pour purifier les lieux en criant « ils sont contaminés, ils sont contaminés », moi je me suis dit je vais devenir une balle en caoutchouc et rebondir avec l'élasticité qui est en moi. Mais les croûtes qui s'étaient déposées couche après couche sur la blessure de ce Jour-là ont craqué, la plaie s'est rouverte, béante, le moindre souffle de vent sur ma chair à vif m'a arraché des plaintes. Oui, même si on préserve son élasticité, il faut exprimer sa souffrance. Et si ça peut vous réjouir, je hurlerai que j'ai mal, si fort que cela vous réduira tous au silence. Ah, je ne veux pas, je ne veux pas, c'est notre lieu depuis toujours, cela l'était avant ce Jour-là, et ça l'est encore, même depuis ce Jour-là, et je sais que c'est là que je dois être, et personne n'a le droit de nous interdire d'entrer ou de sortir de là, venez, vous pouvez tous revenir, je vous préparerai des boulettes de riz au sésame.

C'est ainsi que nous sommes rentrés chez nous.

Il y avait maintenant deux montagnes : tout autour de notre maison s'élevait une autre montagne, la Montagne Deux, qui n'existait pas auparavant. Cette vue m'a coupé les jambes, j'ai prétendu que mes genoux me lâchaient, et mon mari, qui s'inquiétait pour moi, me les a caressés sans arrêt quarante-huit heures durant. Les

déchets non recyclables que ce pays a générés lui-même et les énormes tas d'ordures imposées de l'extérieur, ont été rassemblés ici, à Yama-yama et on s'en est débarrassé en nous les imposant de force. Et nous ne pouvons nous en débarrasser auprès de personne. Moi j'aurais voulu punir la population entière de ce pays pour cette montagne de déchets jetés ici illégalement. C'est ce que j'ai pensé pendant longtemps, mais ces deux montagnes, Yama-yama, sont devenues l'emblème de notre lieu de vie, c'est devenu un pays à part. Il ne faut pas vivre en circuit fermé dans ce lieu de taille réduite, mais au contraire nous ouvrir vers l'extérieur et révéler les ordures cachées sous le déguisement général d'innocence et d'intégrité absolues. Nous sommes devenus ces montagnes, Yama-yama, c'est nous !

LE MARI - (*tenant le bas du pilier en haut duquel sa femme a grimpé.*) Oui, j'aime ma femme. Bien sûr, j'aime aussi ma fille et mon fils, mais c'est une autre sorte d'amour. Ne vous moquez pas de moi parce que je n'ai que le mot « amour » à la bouche. Il paraît qu'on s'est toujours moqué de ceux qui aiment, c'est leur destin, ça m'est égal, simplement si on se moque de ceux qui sont aimés, alors là, ça m'est tellement dur à supporter que je n'arrive plus à me lever de mon futon. Ma femme et ma fille le savent bien, mais si mon amour n'était réservé qu'à elles deux, ce serait un amour plutôt mesquin, non, moi, j'aime aussi le monde qui permet à ma femme et ma fille d'exister. A partir du moment où, au cours de l'été 1990, j'ai embrassé ma femme pour la première fois sur un quai de la gare de Kamakura, j'ai franchi les frontières du monde que je m'étais bâti, un monde fait de mes petites expériences à moi, et la première fois que j'ai pris dans les bras ce nouveau-né aux airs de bébé singe qui était ma fille, j'ai franchi une autre frontière, qui donnait sur un autre monde encore. Quand j'aime, le monde s'élargit encore et encore, si bien que chaque jour de ma vie est un combat, je ne veux pas dire contre des ennemis de chair et d'os, mais parce que la télévision, les journaux,

les régulations et les discriminations s'efforcent sans cesse de réduire notre monde et que je ne peux pas vivre dans la frugalité, en baissant la tête.

L'OUVRIER – (*Enfoncé dans le sol, seule sa tête dépasse.*) Ce qui s'est passé ce Jour-là, je ne le souhaitais pas. Chaque fois que je m'arrêtais sur la route nationale complètement fissurée, je voyais se dresser devant moi ce que je n'avais pas pu retirer du sol ce Jour-là, tout ce qui était resté dans la terre ce Jour-là. Alors j'ai décidé d'oublier tous les incidents occasionnels qui avaient eu lieu avant et après ce Jour, sans parler de ce Jour même. Est-ce qu'il y avait de la tiédeur dans l'air ou est-ce moi qui pleurais, était-ce le matin ou la nuit, le goût dans ma bouche était-il celui d'une boulette de riz maison ou achetée dans la rue, tous les mensonges entendus ici et là, un journal déchiré, une voix dans le téléphone, n'importe quelle histoire pour nous rassurer, une femme que je connaissais qui passait comme d'habitude, le regard voilé, la voix presque inaudible, les gens que j'ai croisés ce Jour-là, je les ai tous complètement oubliés. Mais tout d'un coup je me souviens de ce que je n'ai pas fait ce Jour-là.

BUSH - (*marchant de long en large dans la foule.*) Bonjour, je suis Bush, regardez-moi bien et imprégnez-vous de votre nouvelle réalité. Vous tous qui entourez Bush maintenant, qui êtes-vous ? Selon quelles catégories êtes-vous classés ? Bonjour, Bush vient dans des intentions pacifiques mais il détient des secrets, les comportements idylliques comme parler à n'importe qui lui sont interdits, je vais vous dire juste ce que je suis autorisé à dire aux gens que je rencontre pour la première fois, moi Bush je suis né en Amérique, j'ai été actif dans la guerre d'Irak après quoi on m'a relégué au Japon, non pardon, je veux dire, on m'a destiné à finir mes jours au Japon. Comme Bush a beaucoup changé de maîtres, il ne sait pas au juste qui a décidé de son sort mais il a le cœur empli de louanges envers ceux qui ont fait cet excellent choix. Est-ce le genre de moment où il faut applaudir ? Apprenez-moi les bonnes manières humaines, s'il vous plaît. Moi, Bush, j'escalade la Montagne Deux avec les ouvriers, et si nous

tombons sur un endroit très contaminé, j'y vais seul et j'accomplis ma mission. Mais vous vous demandez certainement pourquoi cette mission n'a pas été confiée à un robot de fabrication japonaise, et je vais vous répondre : c'est parce que le gouvernement japonais n'a pas fait fabriquer de robots chargés de la prévention des accidents. Jusqu'à ce Jour-là, des accidents critiques étaient survenus à plusieurs reprises en divers endroits du monde, une bonne opportunité de promouvoir le développement de ce genre de robots, on aurait dû en fabriquer des tonnes, des montagnes, oui, c'est ça, des montagnes, (*rire*), mais le projet a été sans cesse remis à plus tard et puis manque de chance, ce Jour-là est arrivé. Enfin, moi aussi, Bush, je suis arrivé, alors ça va aller, pas d'inquiétude, vos amis américains sont venus les uns après les autres et ils s'activent pour régler la situation. Votre pays est connu pour sa politique restrictive envers les immigrants, mais il s'agit de robots, donc cela ne pose pas de problème, n'est-ce pas ?

LA FILLE - (*debout au sommet de la Montagne Un.*) Dites, vous voyez les lumières rouges qui clignent là-bas (*pointant le doigt vers l'avant*), c'est Tokyo ! Tout le monde converge vers cette ville pour survivre. Aujourd'hui on ne voit pas bien parce que c'est un peu brumeux, mais là-bas, (*pointant le doigt sur la droite quarante-cinq degrés*) c'est le Fuji Yama-yama. Et là, au bout de cette ligne en extension (*elle s'efforce d'étendre le doigt encore plus loin*), c'est Okinawa. Et là, tout près de moi, à mes pieds, (*pointant le doigt vers ses pieds*) c'est notre maison. Mais je n'y habite plus. Moi, là où je suis vraiment, vous ne pouvez pas le voir, mais essayez d'imaginer, c'est New York (*pointant le doigt selon un angle à quatre-vingt-dix degrés à gauche à partir de l'avant*). Domination. Melting-pot. Statue de la Liberté. Musique. Le monde !

LE FILS PRODIGUE - (*marchant à l'écart de la foule.*) Nous qui avons appris à agir collectivement comme un troupeau et à n'utiliser que le « nous » comme sujet de nos phrases, nous qui nous tortillons toujours pour échapper aux situations

gênantes en clignant des yeux avec des regards en-dessous, nous en sommes venus à nous souvenir de ce Jour-là, qu'on avait tout de suite oublié, comme d'un moment merveilleux. D'abord on sourit d'un air gêné. Puis le rictus se mue en attente angoissée du lendemain, suspendu les pieds dans le vide, dans un état léthargique, on ne fait que régresser, la seule chose qui progresse aujourd'hui c'est l'angoisse. Mais qu'est-ce qui pèse donc sur nous à la fin ?

Nous qui ne digérons ni l'ail, ni le foie, ni le soja, ni le lait, nous partageons seulement l'ennui et le dégoût. Si, il y a une autre habitude ambiguë que nous partageons depuis longtemps : elle consiste à nous tenir debout, immobile, chacun à l'extrémité d'une bascule, en manipulant nos smartphones au fond de nos poches pour échanger des signaux de fumée : « jusqu'ici tout va bien ! » Oui, c'est que, maintenant, nous partageons les smartphones. C'est normal, il faut tout partager. Mais les vieux qui vivent dans des résidences à étages élevés possèdent tout, eux. Quelle providence ! Leurs appartements à la vue magnifique, c'est sans doute l'héritage du système des salaires à l'ancienneté. Ce serait normal de les partager aussi. Alors un jour, nous sommes allés en parler directement avec les vieux. « Non, non, ça, on a mis de longues années à le gagner, vous, vous êtes encore jeunes, une époque ce n'est qu'une mascarade échafaudée a posteriori, allez bon courage, les gars ! » Oui, ce Jour-là aussi, on nous a dit la même chose. « Ça va aller. Gardez votre calme, supportez patiemment l'épreuve, vous verrez, la lumière est au bout du tunnel, allez, bon courage, hein. » Les vieux répétaient tous les mêmes mots, on aurait dit Pepper, le robot humanoïde. C'était pathétique, tous ces gens qui s'accrochaient à leurs intérêts acquis, sans mettre un pied hors de leur territoire, et pas question de partager quoi que ce soit. Je suis complètement écœuré, c'est comme si j'avais la bouche pleine de sang à force de mordre dans mes aphtes. Il est temps de se débarrasser de tout ça, je vous le dis. Un jour, j'ai vu une fille qui ressemblait à ma petite sœur marcher devant moi, pile dans l'espace de mon angoisse du futur. Ma petite sœur, je le sais bien, elle s'apprête à ôter un à un les habits de l'enfance pour commencer sa vie d'adulte.

Elle va sauter dans le métro à la dernière minute, elle va s'acheter des meubles, les hommes vont se mettre à la reluquer, elle va passer des heures au téléphone avec ses copines, laver ses collants, se mettre à préparer des repas pour elle et pour les autres, elle va laisser tomber un type sans intérêt, se soûler au vin rouge, vouloir se réincarner en chat, émettre des rires pleins de sous-entendus, attendre un enfant, se marier, hésiter en oubliant tout ce qui lui est arrivé jusqu'à présent, envier la vie des gens ordinaires, regarder passer les voitures d'un œil absent, se souvenir de notre vieille maison au pied de la montagne. Jusqu'ici il était interdit de se souvenir, mais moi, ça y est, c'est décidé, je vais rentrer à la maison.

L'EMPLOYE (*au milieu d'une foule dense*) – Moi je suis l'incarnation du relativisme. Les ordres des supérieurs hiérarchiques et du gouvernement sont transmis aux travailleurs relativement à la loi, et les plaintes de traitement injuste des travailleurs sont également transmises relativement à la loi, seulement, elles sont effacées. Les travailleurs qui ne respectent pas les ordres ne servent à rien. Parce que c'est un travail de force et un sale boulot, la pyramide de ceux qui se portent volontaires se rétrécit vers le bas, et si les règles ne sont pas strictes c'est tout de suite le foutoir, même votre propre sécurité pourrait être menacée, alors soyez compréhensifs. Je ne suis pas un démon. Je suis un être humain. Au stage de formation des nouveaux employés, on m'a inculqué le nationalisme et la soumission totale. On m'a rabâché des slogans les plus banals, enseigné que l'unique justice était celle qui servait les intérêts de la Compagnie, et la seule vérité la parole de nos supérieurs hiérarchiques. La vie de spartiate et les ballons de baudruches de la modernité sont remarquablement compatibles. Qu'attendez-vous de moi à la fin ? Que je fasse amende honorable ? Pensez-vous pouvoir exiger de celui que j'étais quand est survenu ce Jour-là un comportement différent de celui qui avait été le mien jusque-là ? C'était comme ça depuis toujours, bien avant ce Jour-là, ce sera ainsi pour toujours. Tous les autres ont eu le même comportement que moi. Je suis juste un professionnel zélé, on m'a félicité pour

ce zèle, il m'a même valu une promotion. Mais ce n'est pas moi qui ai pris les décisions. Les initiatives ne sont pas autorisées, quelqu'un d'autre a pris les décisions à ma place. Non seulement il nous est interdit de décider, mais la simple idée de prendre une décision nous est devenue impossible. Par conséquent, je n'ai aucune responsabilité là-dedans, et je ne peux pas être puni pour ce qui s'est passé. Parfaitement.

TRAVAIL 1 – LE QUOTIDIEN

L'EMPLOYE – Directives pour les robots Bush et les ouvriers : aujourd'hui, trois entités, un ouvrier plus un ouvrier plus un Bush, montent sur Montagne Deux. Port de vêtements de protection et pulvérisation de décontaminant obligatoire, à renouveler fréquemment pour les ouvriers. Bush émet un son pour désigner la cible, et quand il n'y a pas de cible, il désigne quelqu'un. Le robot marche devant, ceux qui le suivent doivent avancer dans ses traces. Terminé.

L'OUVRIER – Parle en me regardant directement ! Regarde mon visage. Mon visage, là, tu comprends ?

L'EMPLOYE DE LA COMPAGNIE – Toi non plus, tu ne vois pas mon visage.

L'OUVRIER – D'où donnes-tu ces ordres et à qui s'adressent-ils ?

L'EMPLOYE – Allez, le temps presse, vos jambes et vos bras se mettent déjà en action.

L'OUVRIER – Si on ne se met pas en action, on est éliminé, notre corps le sait bien, il se réveille à heure fixe.

L'EMPLOYE – Rien à ajouter. Terminé.

BUSH – Bon, en route pour le travail du jour. Soyez attentifs aux consignes de sécurité. Chaque fois que vous posez le pied sur la pente, si vous pensez que c'est dangereux, surtout ne rebroussez pas chemin, continuez à avancer avec courage. Si vous regardez en arrière, vous risquez de vous emmêler les pieds et d'être entraînés dans le vide. Quand vous empruntez le chemin de la montagne, ne levez jamais la tête vers le ciel, coordonnez le rythme de vos pas avec votre respiration, prenez de temps à autre une profonde inspiration pour ne pas vous essouffler. Dans le cas improbable où vous seriez contaminé, descendez immédiatement de la montagne et lavez-vous. Le temps c'est de l'argent. Quand vous mangez, dites-vous toujours que c'est votre dernier repas, et limitez votre consommation d'eau au minimum nécessaire. Et surtout n'oubliez jamais le chemin que vous avez à parcourir ni le chemin du retour. Allez, aujourd'hui encore, on part à la recherche de l'ennemi invisible. *Search and destroy* ! En avant, toute. Objectif : repeupler la Montagne !

L'OUVRIER – Et on s'est mis à gravir la montagne, comme d'habitude.

LE MARI – Tes empreintes de pas sont trop petites. Mes pieds dépassent toujours.

BUSH – Pas de problème, si je ne vous suis d'aucune utilité, dépassez-moi et avancez en terrain inexploré pour y déposer de nouvelles empreintes. Je les trouverai à un moment ou l'autre. Mais tout de même, (*Il s'arrête, se retourne et se désigne lui-même du doigt*). Pourquoi est-ce que je m'appelle Bush ?

LE MARI - Tu poses vraiment des questions sans queue ni tête, Bush !

BUSH - Dans votre monde, ça arrive qu'on donne des noms sans queue ni tête ?

LE MARI – Désolé de te dire ça, Bush, mais ton nom signifie « poils pubiens ».

L'OUVRIER - Ou « buisson ».

LE MARI – C'est parce que tu débroussailles des buissons où nous ne pouvons pas pénétrer et que tu y traces un chemin pour nous. Si on était seuls, on n'aurait plus qu'à faire demi-tour.

L'OUVRIER - Il y a eu aussi un président qui s'appelait comme ça.

BUSH – Alors le nom Bush vient de poils pubiens, buissons, président et comprend tout un tas de significations comme axe du mal, guerre en Irak, premier ministre japonais Koizumi, toison sauvage. Eh bien dites donc. Je voudrais que vous soyez bien conscient du fait que Bush, qui se tient en ce moment devant vous, là, tel que vous me voyez, it's me, Bush !

LE MARI – Mais oui, on a compris, vas-y, drape-toi dans toutes les significations de Bush.

BUSH – Et maintenant, dites-moi vos noms à vous.

L'OUVRIER - Nous, nous sommes des anonymes.

LE MARI – Oui, c'est ce qu'on a en commun : l'anonymat.

BUSH – Vous n'avez pas de numéros ?

LE MARI – Dis donc, reste poli, hein.

BUSH – Mais alors, comment vous faites quand vous voulez vous appeler l'un l'autre ?

L'OUVRIER - Hé, toi là-bas, hé, ho, le crétin !

BUSH - Ce sont des expressions généralement considérées comme ordurières, que les robots Bush ne peuvent pas utiliser.

LE MARI – Tu es leur représentant général ?

L'OUVRIER - C'est bien d'avoir plein de noms.

BUSH - Pourquoi ne vous appelez-vous pas par vos vrais noms ?

L'OUVRIER - Pourquoi ça t'intéresse à ce point qu'on s'appelle par nos noms ou pas ?

BUSH - Quand on est séparés les uns des autres, la première chose dont on se souvient, c'est la voix qui vous appelait par votre nom. Si ce nom est « Fumier » ou « Espèce de crétin », - que les dieux qui m'ont fabriqué me pardonnent – c'est un peu triste, non ? Voilà pourquoi Bush vous appellera, toi, « Trop » et toi « Moins ».

LE MARI – Attends une minute. « Moins », en général, c'est pas considéré comme une bonne chose.

BUSH – Pourtant tu préfères avoir moins de travail que trop ?

LE MARI – Ben, j’aime pas non plus manger moins parce que je n’ai pas trop de travail.

L’OUVRIER - Bah, laisse-le t’appeler comme il veut. Tu n’en auras pas moins de cheveux sur la tête.

LE MARI – Bon d’accord, appelle-moi comme tu veux.

BUSH - C’est un serment ?

LE MARI – Je n’ai rien envie de te jurer.

BUSH – Je croyais que les êtres humains étaient des animaux qui échangeaient beaucoup de serments.

LE MARI – Je n’ai pas envie d’échanger un serment avec toi.

BUSH - Pourquoi cette discrimination ? Parce que je ne suis pas un humain ? Parce que vous me trouvez trop tatillon ? C’est ça ?

LE MARI – Bon, d’accord, appelle-moi Tachio.

L’OUVRIER - Et moi Yann.

BUSH - Si vous me l’aviez dit plus tôt, on aurait gagné cinq minutes.

LE MARI – Si l’emploi du temps devient serré à ce point, c’est la fin du monde.

L'OUVRIER - C'est un travail qui ne s'arrêtera jamais, c'est ça qui est formidable.

BUSH – Mais chaque jour a une fin.

LE MARI – Moi, à la fin de la journée, je prends un bain, je bouffe avec ma famille, je picole et je m'endors, ensuite je recommence ce travail sans fin. Quelle vie géniale !

BUSH – Ça vous convient, n'est-ce pas ?

LE MARI – Ouais, ça me convient.

L'OUVRIER – On pensait qu'après ce Jour-là, tout allait s'effondrer, que c'était la fin de tout.

LE MARI – On a tenu bon face à ce Jour-là et on a gagné notre présent.

L'OUVRIER – Mais ce Jour-là reviendra, c'est juste qu'on ne sait pas exactement ce qui s'est passé.

LE MARI – Tu as constaté un changement physique en toi ce Jour-là ?

L'OUVRIER – C'était arrivé de toute façon, on ne pouvait plus rien faire alors moi, je me suis dit qu'en restant sur place, même si la situation était terrible, je trouverais bien un moyen de survivre, mais ce qui a changé, ce n'est pas seulement cet endroit mais la façon dont les autres nous regardent, la discrimination est devenue évidente et n'a fait que s'amplifier et même s'il n'y avait rien pour justifier qu'on nous traite comme des pestiférés, puisque les éléments en question

étaient invisibles je me suis dit s'ils veulent nous discriminer moi je vais laisser tous ces éléments s'infiltrer sous ma peau pour qu'ils aient de bonnes raisons de me discriminer, qu'ils en aient carrément pour leur argent, vous devez trouver ça ridicule et c'est ridicule c'est vrai. Quand tu rentres chez toi le soir, regarde bien ta fille, tu la verras perdre peu à peu la face.

LE MARI – Je regarde toujours attentivement son visage, alors si elle avait perdu la face, je m'en serais aperçu. De toute manière j'écraserai mon poing sur la face du premier qui fera perdre la sienne à ma fille.

L'OUVRIER – Tu ne constates aucun changement ? Tu ne vois pas la ligne grise du mépris tracée entre toi et les autres ? Ça n'arrive jamais que les gens baissent la tête sans répondre quand tu leur poses une question ?

LE MARI – J'observe attentivement tous les jours pour qu'aucun changement même minime, ne m'échappe, mais je ne vois aucun des symptômes dont tu parles. Arrête de t'inquiéter pour rien. Peu importe comment on nous regarde, le boulot c'est le boulot. Si c'est pas la peine de travailler aujourd'hui, je rentre chez moi. J'ai envie de voir ma femme et ma fille, moi. Tu ne veux pas venir dîner avec nous ce soir ? Tu as envie de voir la tête de ma fille, non ?

BUSH – Bush aussi veut voir la tête de votre fille.

L'OUVRIER – Toi aussi tu éprouves des désirs ? Ils sont bien contrôlés au moins ?

BUSH - Oui, tout va bien. Bush a trop marché et trop attendu. Si pour une fois, nous arrêtons d'attendre et nous mettions à courir pour voir ?

LE MARI – Dis donc, tu as marqué un point, là. Tu as parfaitement raison, moi je vais rentrer en courant !

L'OUVRIER – Moi j'attends, je ne sais pas ce qui va arriver mais je l'attends de pied ferme et le visage de ta fille, Michiko, est gravé dans mon esprit, je le vois tous les jours en rêve et je veux retourner seul à l'endroit où je dors.

LE MARI – Toi, si ça se trouve, tu te fais des idées sur Michiko...

L'OUVRIER – Ce n'est pas volontairement que je rêve d'elle.

LE MARI – C'est ma fille unique, je ne la céderai jamais à un quadragénaire.

BUSH – Elle est du genre à rester cloîtrée chez elle sans sortir ?

L'OUVRIER – Mon corps épuisé ne comprend pas pourquoi il serait obligé de courir.

LE MARI – C'est parce que ma femme et ma fille t'attendent, c'est évident, non ?
Allez, viens ! Vite !

L'OUVRIER – Mais on a encore des montagnes de choses à faire.

BUSH – Montagnes ?

LE MARI – Allez, n'en fais pas une montagne, et viens !

BUSH – Bush aussi doit franchir les montagnes ?

LE MARI – Michiko ne t’a encore jamais rencontré, tous les espoirs sont permis.

BUSH – Mon désir de voir Michiko est gros comme une montagne, mais même si le sens du verbe « courir » est intégré à mes circuits, je ne peux pas exécuter l’action correspondante. Pourquoi nos maîtres font-ils des choses aussi cruelles ?

LE MARI – On pourrait te porter.

L’OUVRIER – J’aimerais bien, seulement on est dans l’obligation de le suivre quand on gravit la montagne et qu’on la redescend. Et peut-être bien que l’amour peut déplacer les montagnes mais nous, on ne peut pas enfreindre le règlement.

LE MARI – Tu ne peux pas courir ? Qu’est-ce que tu comptes faire en cas d’urgence, alors ?

BUSH – Exploder.

LE MARI – Allez, cours.

BUSH – J’aimerais bien, seulement...

LE MARI – On pourrait te faire rouler.

BUSH – Arrêtez, vous allez me casser.

L’OUVRIER – Essayons le roulé boulé, tu ne risques pas d’avoir mal au cœur puisque t’en as pas.

BUSH – Si, j’ai un cœur.

LE MARI – Quand je pense qu'on n'a pas le droit de courir ici ! Sûrement parce que courir ferait bouger les lignes de ce paysage monotone. Ça fait longtemps que les employés de la Compagnie veulent nous maintenir dans un état d'immobilité et faire de nous de simples pantins qui hochent la tête, mais maintenant il faut refuser ça, toi tu dois apprendre à secouer la tête de côté pour dire non aux ordres et mettre dans tes circuits les mêmes mouvements que nous, il est encore trop tôt pour avancer pas à pas sur cette terre, si tu te mets à courir, ce que tu verras en courant, ce sera un monde bâti par toi-même, alors que tout ce que tu vois ici, ce n'est pas ton monde à toi ! Oh, quel programme sublime ! S'échapper d'ici au plus vite, et piquer un sprint pour rentrer la maison ! Génial !

AMOUR 1 - DEMANTELEMENT

L'EPOUSE - Pendant la période où nous avons été évacués, la maison dont j'avais fait les plans et que mon mari avait construite s'est fissurée, et nous l'avons retrouvée pleine de courants d'air, glaciale, sur le point de s'écrouler, bref, aussi inhospitalière que si elle avait été préemptée par les autorités. Naturellement, pendant tout le temps où j'avais été séparée d'elle, la maison avait vécu sa vie. Du coup, à cause de cette absence d'osmose entre la maison et moi, que je marche dans le couloir, que je me repose dans le fauteuil à bascule ou que je sois debout devant la commode – pourtant d'habitude je suis du genre accommodant -, je ne me sentais à l'aise nulle part, je savais bien que je vivais ici, mais il fallait que je retrouve mon intimité avec cette maison, et je me suis dit que pour cela je devais imaginer l'épreuve subie par cette maison pendant notre longue absence, et faire de ce lieu non pas un monument-souvenir de ce Jour-là, mais le monument de notre présent, si bien qu'un jour j'ai entrepris de la démanteler entièrement avec l'aide de ma fille. Elle a arraché le toit, j'ai cassé les murs, et finalement il n'est plus resté que le salon et la chambre, ouverts à tous les vents, et quatre piliers autour.

LA FILLE - Dis, Maman, pourquoi est-ce qu'il faut arracher le toit ?

L'EPOUSE - Parce que l'air circule mal.

LA FILLE – Mais ça a toujours été le cas, non ?

L'EPOUSE - La vie n'était pas si mauvaise jusqu'à ce Jour-là, à l'époque je considérais que même les fentes dans les murs aidaient à ventiler les pièces. Jusqu'à présent, je me disais : « ah, quelle bonne journée aujourd'hui je n'ai pas pensé une seule fois à ce Jour-là mais au moment où je me disais ça, il était déjà trop tard et je portais les deux mains à ma poitrine, car ma blessure avait conscience de ce Jour-là mieux que moi-même, c'était chaque fois la même chose, voilà pourquoi maintenant il faut que je démonte toute la maison.

LA FILLE – Mais s'il pleut on sera mouillées. Et comme la pluie est contaminée, il faudra prendre la fuite sans perdre une seconde, on ne pourra plus prendre le temps d'écouter la pluie tomber.

L'EPOUSE – Tu n'auras qu'à te mettre un seau sur la tête pour entendre le bruit des gouttes.

LA FILLE - Dis, Maman, pourquoi as-tu épousé papa ?

L'EPOUSE – Je dois porter le dernier coup pour abattre le mur, c'est pas le moment de me poser des questions idiotes.

LA FILLE – Ma naissance dans ce monde de merde est le résultat de votre union, alors réponds-moi s'il te plaît.